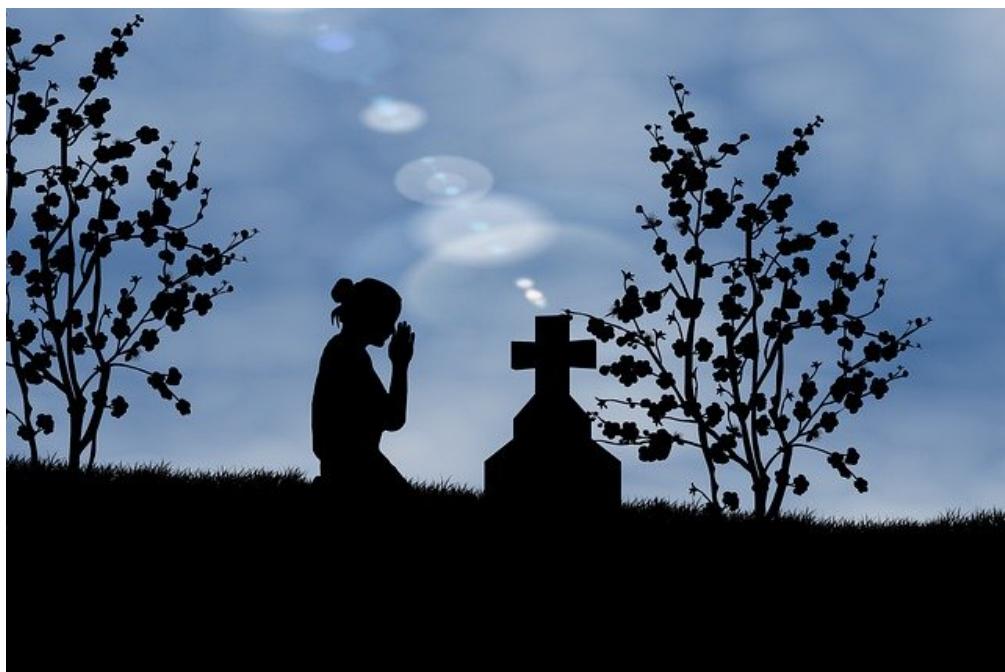


# L'Adieu



**Albert Mrat**

**1873**



# L'auteur

## Albert Mérat



**Albert Mérat**, né à Troyes le 23 mars 1840 et mort à Paris le 16 janvier 1909, est un poète français.

## À m'avouer pour son amant

A m'avouer pour son amant  
Il faudra bien qu'on s'habitue.  
— Du marbre pur, rose et charmant.  
J'ai fait jaillir une statue.

J'ai taillé le bloc de façon  
Que ma main s'y puisse connaître ;  
Et l'on doit garder le soupçon  
Que je demeurerai son maître.

Des bras pourront la posséder  
Et flétrir sous sa blanche étreinte ;  
Nul œil jaloux la regarder,  
Sans qu'il y trouve mon empreinte !

## Ce n'est pas moi qui dois pleurer

Ce n'est pas moi qui dois pleurer,  
Et ce n'est pas moi qu'il faut plaindre :  
Je puis encore t'adorer ;  
L'oubli ne saurait pas m'atteindre.

C'est toi, bientôt, qui t'en iras,  
Ne sachant plus comment on aime,  
Jeter, hélas ! en d'autres bras  
Le blanc fantôme de toi-même.

Dans ton cœur dévasté l'oubli  
Sèche les fleurs à peine écloses.  
— Sur mon amour enseveli  
Le temps fera fleurir des roses.

## Ce qui m'arrive est affreux

Ce qui m'arrive est affreux :  
Elle est morte, je l'enterre.  
L'adieu fut très douloureux ;  
Mais je commence à me taire.

J'ai, comme on jette des fleurs  
Sur les blancs cercueils des mortes,  
Versé sur elle des pleurs  
Et des fleurs de toutes sortes.

Je demeure seul, hélas !  
Avec ma mélancolie.  
— Voici venir les lilas  
Dont le parfum dit : oublie.

## C'était le bruit de sa bottine

C'était le bruit de sa bottine  
A travers ce que je rêvais,  
Ou sa tête penchée et fine  
Près de mon front, quand j'écrivais.

Elle fit ce manège d'ange  
Deux beaux étés et deux hivers.  
Je disais : « Cela me dérange,  
« Et je ne ferai pas de vers. »

Elle remuait tout de même ;  
La plume me tombait des doigts.  
— Parfums légers de ce qu'on aime,  
Musique éteinte de sa voix !

## Comment aurait-elle pu

Comment aurait-elle pu,  
Quand je le pouvais à peine,  
Renouer le fil rompu  
De notre vie incertaine ?

Les baisers sont des baisers.  
Les caresses, des caresses.  
Les bonheurs sont malaisés  
Quand on n'a que ces richesses.

Le soir même, doux et clair,  
Conspire à donner la fièvre.  
Plein d'étoiles, il a l'air  
D'une vitrine d'orfèvre.

## Dans la forêt mouillée et verte

Dans la forêt mouillée et verte,  
Comme deux rudes compagnons,  
Nous allions à la découverte  
Cueillir au loin des champignons.

Nous n'y connaissions pas grand chose ;  
Comme des enfants, tous les deux,  
Nous goûtions leur chair blanche et rose ;  
C'était peut-être hasardeux.

Mais nous ne nous empoisonnâmes  
Pas même un peu, pas même un jour.  
Nos estomacs valaient nos âmes,  
Et nous avions beaucoup d'amour.

## Du temps que tu fus tout mon bien

Du temps que tu fus tout mon bien,  
Ô tête bien-aimée et folle,  
Par caprice tu voulais bien  
Voir à mon front une auréole.

Dans les tableaux, une nimbe d'or  
Luit sur la tête des apôtres ;  
Nous n'avons pas ce beau décor :  
Nous sommes faits comme les autres.

Les sonnets les plus triomphants  
Se font très-simplement en somme.  
Si les femmes sont des enfants,  
Un poète n'est rien qu'un homme.

## En vain ma force se roidit

En vain ma force se roidit.  
C'est bien fini : je l'ai revue.  
Elle était gaie. On aurait dit  
Que je ne l'avais pas connue.

Quel changement subit et grand  
Pourquoi suis-je resté le même ?  
Son beau visage indifférent  
Est à peine celui que j'aime,

Puisse l'oubli venir pour moi  
De la douce vie ancienne !  
— Ou bien, par une juste loi,  
Qu'elle, un jour aussi, se souvienne !

## Il ne faut pas les appeler cruelles

Il ne faut pas les appeler cruelles :  
Elles le sont tout naturellement,  
Comme les fleurs, quelquefois les plus belles,  
Dont le parfum fait qu'on meurt en dormant.

Quand la fraîcheur pure de leur haleine  
Embaume l'air et flotte autour de nous.  
C'est un vertige, et la chambre en est pleine,  
Et des langueurs fléchissent nos genoux.

C'est leur vertu, ce n'est pas leur envie  
D'être un péril : tout poison est normal.  
Ô douces fleurs, ô roses de la vie,  
Vous exhalez le bien comme le mal !

## Il reste la mélancolie

Il reste la mélancolie  
Quand le bonheur s'en est allé.  
Alors il faut bien qu'on oublie  
Ou qu'on ne soit pu consolé,

Mais, comme l'oubli serait pire,  
Sans le vouloir on se souvient,  
Et la lèvre essaye un sourire  
Qu'on effort cruel y retient.

Souvenir, oubli, même chose,  
Faite de douceur et de fiel !  
— Porte d'amour ouverte et close,  
Azur et tristesse du ciel !

## **J'ai fait ce rêve bien souvent**

J'ai fait ce rêve bien souvent,  
Qui mettait mon cœur en détresse :  
L'amour, soufflant comme le vent,  
Avait emporté ma maîtresse.

Mais au matin quel beau réveil !  
A mes yeux et dans mes oreilles,  
C'étaient ses yeux comme un soleil  
Et des paroles sans pareilles ;

Maintenant presque chaque nuit  
Je fais encor ce mauvais rêve :  
C'est le regret qui le conduit  
Et l'amertume qui l'achève.

## **J'ai là, devant moi, son portrait**

J'ai là, devant moi, son portrait.

Regardez : la tête est jolie

Délicatement, sans apprêt...

Je ne l'avais pas embellie.

Ce qu'on vantait, c'étaient ses yeux,

Beaux parfois d'un éclair farouche.

Qu'importe ! je n'aimais pas mieux

Baiser ses chers yeux que sa bouche.

Les ciels charmants me sont fermés.

Était-elle pire ou meilleure

Que la femme que vous aimez ?

Je ne le sais pas, mais je pleure.

## J'ai mêlé ma vie à la tienne

J'ai mêlé ma vie à la tienne,  
Toutes mes nuits et tous mes jours,  
Sans que la crainte me retienne  
D'être enfin seul et sans recours.

Lorsque j'ai voulu la reprendre,  
Je me suis, hélas ! aperçu  
Que, dans ce rêve long et tendre,  
J'ai beaucoup donné, peu reçu.

Je gardais de l'heure passée  
Des chaînes blanches à mon cou :  
Mais mon esprit et ma pensée  
Étaient allés je ne sais où.

## Je n'aimerai jamais que toi

Je n'aimerai jamais que toi...  
A moins qu'une femme ne m'aime,  
Et ne me donne aussi sa foi  
Pour me la reprendre de même.

Car, vois-tu, nous ne pouvons pas,  
Si forte qu'en soit notre envie,  
Aux liens frêles de vos bras  
Dérober jamais notre vie.

Nous prenons nos amours brisés  
Pour nous en forger d'autres chaînes.  
— Ô contagion des baisers,  
Défaillances toujours prochaines !

## L'eau coulait au bord des prés

L'eau coulait au bord des prés,  
Loin de nos mélancolies.

— Les gazons sont diaprés.  
Toutes les fleurs sont jolies.

Tu te souviens, les oiseaux  
Chantaient des épithalamies,  
Et les tiges des roseaux  
Frisonnaient comme nos âmes.

Nous fûmes de longs instants  
Sans parole et sans sourire...  
Point de baisers ! — Le printemps  
N'eut cette fois rien à dire.

## Les caresses, ailes de l'âme

Les caresses, ailes de l'âme,  
Par le chemin du souvenir,  
S'en vont, tremblantes, vers la femme  
Que l'on n'a pas su retenir.

Ô caresses ! choses légères,  
Au vol fidèle, au rythme sûr,  
Suivant les chères passagères  
Près de la fangie ou dans l'azur ;

Il se peut que je la revoie  
Ou que vienne l'oubli vainqueur,  
Mais vers elle je vous envoie,  
Lourdes des chaînes de mon cœur.

## Les étoiles ne me sont rien

Les étoiles ne me sont rien,  
Et je ne saurais rien leur dire.  
Un même éclat qui les vaut bien  
Fait ton regard et ton sourire.

Ceux qui, niant un bien réel,  
Cherchent les astres sous leurs voiles,  
Se trompent : ce n'est pas au ciel  
Que sont les plus douces étoiles.

L'éclat des yeux, bien plus certain,  
Est meilleur parce qu'il est nôtre.  
Il se lève soir et matin ;  
C'est la nuit seule qui fait l'autre.

## Les mauvais dîners charmants

Oh ! les mauvais dîners charmants  
Couvant un seul bout de la table,  
Les faciles raffinements,  
Et le bonheur inévitable !

C'était trop chaud, c'était trop froid,  
Selon le hasard ou ta guise ;  
Ton sourire m'ôtait le droit  
De nier cette chère exquise.

Nous ferons des repas meilleurs  
Certainement un jour ou l'autre,  
Mais toi, tu les feras ailleurs,  
Et ma table n'est plus la nôtre.

## Les poètes sont des rois

Les poètes sont des rois  
En effet très ridicules.  
Ils ont peut-être des droits  
Sur les vagues crépuscules,

Sur les nuits, sur les soleils,  
Sur les choses ténébreuses,  
Et sur les baisers vermeils  
De leurs belles amoureuses.

Ils ne peuvent, tout est là !  
A la femme brune ou blonde,  
Sauf leurs rimes de gala,  
Donner les biens de ce monde.

## Non, tu ne m'as rien emporté

Non, tu ne m'as rien emporté !  
C'est encor moi qui te possède ;  
J'ai gardé toute ta beauté ;  
A nul autre je ne te cède !

Écoute ! L'homme à qui tes bras  
Ouvrent le ciel de tes caresses,  
Quoi qu'il fasse, ne t'aura pas,  
Ô la plus belle des maîtresses !

J'ai mis à l'abri mes trésors  
Comme un avare statuaire ;  
Et la merveille de ton corps  
A mon âme pour sanctuaire.

## Ne leur en veuillons pas

Ne leur en veuillons pas :  
Nos pauvres amoureuses  
Suivent à petits pas  
Des routes plus heureuses.

Paris ne leur vaut rien :  
On y fait des folies.  
Elles nous aiment bien  
Tant qu'elles sont jolies.

Que faire ? Les laisser  
S'enfuir à tire-d'ailes,  
Et puis ne pas cesser  
De nous souvenir d'elles.

## Non, je ne te réclame rien

Non, je ne te réclame rien ;  
Conserve de l'heure passée  
Tout ce que tu pris de mon bien :  
Mon cœur, hélas ! et ma pensée.

Tu pourras en avoir besoin  
En ces tristes nuits sans délire  
Où l'on pleurerait dans un coin,  
Si l'on pouvait, au lieu de rire.

Dans ton cœur à peine fermé  
Souffre que le regret s'attarde.  
— Le souvenir d'avoir aimé  
Te suive longtemps, et te garde !

## Nous nous rentrerons

Nous nous rentrerons  
Quelquefois par la ville,  
Et nous nous salûrons  
D'une façon civile.

Un souvenir tout bas  
Nous parlera peut-être,  
Ou bien nous n'aurons pas  
L'air de nous reconnaître ;

Chacun de son côté,  
Sans que l'autre s'étonne...  
— Les fleurs naissent l'été  
Et meurent à l'automne.

## Oh ! pourquoi partir sans adieux

Oh ! pourquoi partir sans adieux ?  
Pourquoi m'ôter ton doux visage,  
Tes lèvres chères et tes yeux  
Où je n'ai pas lu ce présage ?

Pourquoi sans un mot de regret ?  
Est-ce que l'heure était venue ?  
Si ton cœur, hélas ! était prêt,  
Je ne t'aurais pas retenue.

Pourquoi t'oublîrais-je ? La main  
De qui me vint cette blessure  
Eut ce cher caprice inhumain,  
Et pour me frapper fut peu sûre.

## Pourquoi la renier

Pourquoi la renier ?  
Je n'ai pas de colère.  
Ô mon amour dernier,  
Ô chose bleue et claire !

Pourquoi me souvenir  
Qu'elle me fût amère ?  
J'aime mieux retenir  
Par l'aile ma chimère.

Le pardon est plus doux.  
Mon adieu se colore  
D'un regret sans courroux,  
D'avoir perdu l'aurore.

## Quand les malheureux ont l'été

Quand les malheureux ont l'été  
Et le soleil pour leur sourire,  
Il semble qu'un peu de gaité  
Vienne atténuer leur martyre.

Mais l'hiver, quand il fait si froid,  
Malgré la force coutumière,  
L'espérance cède et décroît  
Ainsi que la douce lumière.

Avant que le ciel ne soit bleu,  
L'amant triste, la lèvre aride,  
N'a plus même le coin du feu,  
Où la place laissée est vide.

## Quand on est heureux, on n'a pas d'histoire

Quand on est heureux, on n'a pas d'histoire.  
On se cache, on s'aime à l'ombre, tout bas ;  
Rien de glorieux, pas de fait notoire ;  
Le monde oublié ne vous connaît pas.

Si quelqu'un pourtant, avec un sourire  
Dit, en vous voyant fuir l'éclat du jour :  
« Ce sont des hiboux ! » eh bien, laissez dire...  
Ce sont des oiseaux éblouis d'amour.

Quand le baiser fait la parole vaine,  
On s'en va, muets, dans les grands prés verts.  
— Loin de mon bonheur, je fixe ma peine  
Sur l'émail fragile et bleu de mes vers.

## Quand tu n'auras plus ton beau sein

Quand tu n'auras plus ton beau sein,  
Ni la douceur de ton haleine,  
Ni l'éclat rose et le dessin  
De ta joue adorable et pleine,

Alors je serai presque vieux :  
Mon heure aussi sera passée,  
Mais l'âge aura mis dans mes yeux  
Et sur mon front plus de pensée

Ton cœur sera triste et déçu  
Et tu songeras : « Lui, peut-être,  
« Ne se serait pas aperçu,  
Ou ne l'eût pas laissé paraître. »

## Si je n'étais pas assez bon

Si je n'étais pas assez bon,  
Vois-tu, tu devais me le dire.  
J'ai l'habitude du pardon  
Comme toi celle du sourire.

L'amant a dans son cœur le ciel :  
Mais, s'il y passe des nuées,  
Les heures d'amour éternel  
En sont parfois diminuées.

J'aurais tâché d'être meilleur,  
Et, sans en rien faire paraître,  
J'aurais prolongé mon bonheur  
Et ton bonheur aussi, peut-être.

## Son désordre était charmant

Son désordre était charmant :  
On eût dit beaucoup de fées  
Dans un tourbillonnement  
Légères et décoiffées.

Seule, elle, faisait cela ;  
Je riais de la voir rire.  
— Un jour elle s'envola :  
Puisse l'air bleu la conduire !

Bien souvent j'ai découvert,  
Tout en cherchant autre chose,  
Du fil dans un livre ouvert  
Et, dans mes vers, un nœud rose.

## Te souviens-tu de ce matin d'hiver

Te souviens-tu de ce matin d'hiver,  
De la dernière et chère promenade ?  
Il faisait beau, le soleil était clair :  
C'était un temps d'heureux ou de malade.

C'était aussi notre pays charmant,  
Le fleuve lent et sa rive un peu plate ;  
Et les coteaux qui dressent finement  
Au bord du ciel leur forme délicate ;

Et je pensais : les pentes de velours  
Verront encore la belle promeneuse.  
Aux mois si doux où l'été fait les jours  
Longs et pareils à l'âme lumineuse.

## Toujours l'extase des baisers

Toujours l'extase des baisers !  
Ne boire que la fleur des choses !  
Les printemps sont malavisés ;  
Les roses ont tort d'être roses.

Avoir toujours un oiseau bleu  
Qui vous sautille dans la tête !  
Il vaut bien mieux nous dire adieu,  
C'est gentil et c'est très honnête.

Ton cœur n'aura qu'à se fermer ;  
Et puis, vois-tu, j'ai cette envie ;  
Être heureuse, ne pas aimer,  
N'avoir plus cela dans ma vie !

## **Tu peux bien ne pas revenir**

Tu peux bien ne pas revenir  
Si c'est à présent ton envie ;  
Mais redoute mon souvenir,  
Qui, malgré toi, t'aura suivie

Dans les songes des nuits d'été  
Des étoiles étaient écloses.  
Ton pied cher, sans but arrêté.  
A perdu le chemin des roses

Il n'est de loin pas de retour.  
Les sources claires sont taries  
Où tu mirais ton pauvre amour...  
Les petites fleurs sont flétries !

## Un jour nous étions en bateau

Un jour nous étions en bateau :  
Elle voulut manger des mûres.  
— Le bord, c'est presque le coteau,  
Avec les bois pleins de murmures.

Vous savez quels soleils charmants  
Tombent à midi sur nos plaines.  
— Penchée en de fins mouvements.  
Toute rouge, les deux mains pleines,

Parmi les feuillages brisés  
Où quelque merle s'effarouche,  
Elle noircit de ses baisers  
Mes paupières et puis ma bouche.

# Sommaire

Sommaire .....	p. 2
L'auteur .....	p. 3
À m'avouer pour son amant .....	p. 4
Ce n'est pas moi qui dois pleurer .....	p. 5
Ce qui m'arrive est affreux .....	p. 6
C'était le bruit de sa bottine .....	p. 7
Comment aurait-elle pu .....	p. 8
Dans la forêt mouillée et verte .....	p. 9
Du temps que tu fus tout mon bien .....	p. 10
En vain ma force se roidit .....	p. 11
Il ne faut pas les appeler cruelles .....	p. 12
Il reste la mélancolie .....	p. 13
J'ai fait ce rêve bien souvent .....	p. 14
J'ai là, devant moi, son portrait .....	p. 15
J'ai mêlé ma vie à la tienne .....	p. 16
Je n'aimerai jamais que toi .....	p. 17
L'eau coulait au bord des prés .....	p. 18
Les caresses, ailes de l'âme .....	p. 19
Les étoiles ne me sont rien .....	p. 20
Les mauvais dîners charmants .....	p. 21
Les poètes sont des rois .....	p. 22
Non, tu ne m'as rien emporté .....	p. 23
Ne leur en veuillons pas .....	p. 24
Non, je ne te réclame rien .....	p. 25
Nous nous renconterons .....	p. 26
Oh ! pourquoi partir sans adieu .....	p. 27
Pourquoi la renier .....	p. 28
Quand les malheureux ont l'été .....	p. 29
Quand on est heureux, on n'a pas d'histoire .....	p. 30
Quand tu n'auras plus ton beau sein .....	p. 31
Si je n'étais pas assez bon .....	p. 32
Son désordre était charmant .....	p. 33
Te souviens-tu de ce matin d'hiver .....	p. 34
Toujours l'extase des baisers .....	p. 35
Tu peux bien ne pas revenir .....	p. 36
Un jour nous étions en bateau .....	p. 37